Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine

Albert Levy

Dans Espaces et sociétés 2005/3 n^o 122 , pages 25 à 48
Éditions érès

ISSN 0014-0481

ISBN 2749204542

DOI 10.3917/esp.122.0025

Date de mise en ligne : 01/11/2006

Article disponible en ligne à l'adresse

https://shs.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2005-3-page-25?lang=fr

CAIRN.INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour érès.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine

Albert Lévy

« La réalité sociale a des Formes diverses et des Sens multiples »
Ledrut, 1984

On pourrait dire, à l'instar du sociologue R. Ledrut, que la réalité urbaine a des « Formes diverses » et des « Sens multiples ». Cette thèse, la complexité de la forme urbaine et sa polysémie, *a priori* évidente, soulève cependant, pour son analyse, des problèmes théoriques et méthodologiques difficiles. J'essayerai d'affronter ces problèmes dans un premier temps, en indiquant, dans ses grandes lignes, une approche de l'étude de cette complexité, en partant des travaux actuels de morphologie urbaine et de leurs limites. J'aborderai, dans un second temps, une autre question qui traverse ces travaux, le rapport de la forme urbaine à l'histoire, l'origine et l'évolution des formes urbaines, à partir d'une réflexion sur la dynamique des formes, leurs causes et leurs sens, les mutations de la grammaire urbaine et ses conditions,

Albert Lévy, Laboratoire Théorie des mutations urbaines, UMR-CNRS 7136, Institut Français d'Urbanisme, Université Paris VIII.
albert.levy@univ-paris8.fr

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

en interrogeant les modalités générales de l'articulation des formes urbaines à leurs significations.

Repenser la morphologie urbaine

On a assisté, ces dernières années, à un essoufflement de la recherche dans le domaine de la morphologie urbaine [1], l'intérêt porté à ces études semble, d'une manière générale, régresser. On constate une immobilisation de la réflexion sur les acquis théoriques et méthodologiques passés, les mêmes travaux sont répétés, les mêmes démarches sont reproduites, une stagnation sur le legs laissé par les grands maîtres, pionniers de ce champ de recherche. De plus, l'approche morphologique pratiquée à ce jour est restée surtout historiciste, sous la dépendance exclusive de l'histoire, attachée à l'étude des formes urbaines anciennes, principalement, à la connaissance des formes de la ville du passé, à quelques exceptions près (Mangin, 2004), avec une préoccupation souvent patrimoniale, conservatrice, normative. Ne s'est-il donc rien passé ces trente dernières années ?

Les sciences sociales ont, d'une part, connu un essor sans précédent, et les études urbaines se sont développées dans de multiples directions, de nouvelles explorations de la forme urbaine sur de nouveaux aspects (les ambiances, l'espace sensible) ont été menées, et le territoire de la périphérie a commencé à être prospecté. Mais, surtout, d'autre part, les transformations urbaines qui se sont déroulées ces dernières décennies ont été d'une ampleur considérable : les mutations socio-économiques de la société post-industrielle, induites aussi par la « métropolisation » et la « mondialisation [2] », ont provoqué un bouleversement spatial dans l'organisation urbaine posant de nouveaux défis à l'aménagement (Sassen, 1996). Les nouvelles formes de relégation et de fragmentation questionnent le lien social, l'étalement et la mobilité croissante se heurtent aux nouvelles préoccupations environnementales, la problématique du « développement durable » – qui concerne la trans-

1. Les travaux de morphologie urbaine lancés au cours des années 1970 ont maintenant plus de trente ans. Créée pour consolider et développer la discipline et ses acquis, une association internationale d'étude de la forme urbaine, l'ISUF *(International Seminary of Urban Form)*, a aujourd'hui plus de dix ans. L'ISUF, créée à Lausanne en 1994, a fêté ses dix ans à l'université de Newcastle en août 2004. Elle a aujourd'hui une audience internationale et publie une revue *Urban Morphology*, deux numéros par an. Elle est actuellement domiciliée à l'école d'architecture de Versailles. Sans vouloir faire un bilan des travaux réalisés dans ce cadre, qui demanderait un travail spécifique (Gauthiez, 2004 ; Darin, 1998), je fais ici quelques remarques rapides sur cet inventaire critique nécessaire.

2. Par métropolisation, on entend un double mouvement spatial qui affecte la croissance de la ville : concentration des richesses, des hommes, des capitaux, des savoirs, des techniques…, et extension urbaine avec satellisation du territoire périphérique par la ville-centre. La mondialisation consiste, en gros, en un processus de libéralisation économique et d'unification du marché à l'échelle de la planète.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

mission des ressources et du milieu naturel aux générations à venir – interroge les formes urbaines du futur [3]… Une nouvelle forme urbaine métropolitaine, à identifier, a vu le jour. Ces nouvelles réalités devraient stimuler la recherche, réorienter l'approche, en partant, bien sûr, des acquis obtenus, ouvrir de nouveaux terrains d'investigation et aller plus loin dans la connaissance de la forme urbaine, de ses structures et de ses modalités de formation et de transformation. Il importe donc de repenser la forme urbaine et sa théorie, la morphologie urbaine.

À côté d'une approche procédurale du système de production de la ville faite à partir de l'étude du processus de projet, d'une sociologie de l'action axée sur une approche des acteurs qui s'est développée ces derniers temps [4], une meilleure connaissance de l'objet urbain, de l'objet « forme urbaine », objectif final du projet urbanistique, est aussi indispensable. S'il est nécessaire de s'interroger sur le système de production de l'objet « ville », il n'en est pas moins utile, pour saisir l'impact des facteurs de changement sur cet objet, de se demander ce qu'il est, sa nature et sa structure, on comprendra alors mieux son mode de production, et surtout le sens et les modalités de ses transformations. Une réflexion sur l'objet « forme urbaine », sur son anatomie, s'impose donc pour une meilleure connaissance de sa structure, qui devrait pouvoir aider l'action urbaine et l'urbanisme. Pour cela, la morphologie urbaine, comme étude de la forme urbaine, ne doit pas être réduite à une « morphographie » urbaine, c'est-à-dire à une simple étude descriptive de la forme – en reprenant ici la distinction de C. Levi-Strauss (1958) entre ethnographie et ethnologie, entre description et explication ou interprétation – mais être aussi articulée à ses significations. On ne peut, non plus, la limiter à une branche auxiliaire de l'histoire urbaine, discipline à laquelle elle est souvent assimilée, en prenant le risque de la faire disparaître comme discipline autonome : comment alors (re)penser théoriquement et méthodologiquement la démarche morphologique ? C'est à cette question qu'on essayera de répondre en avançant quelques propositions et quelques pistes de recherche.

La forme urbaine : une donnée construite

L'objet de la morphologie urbaine est la *forme urbaine*, forme posant, d'entrée de jeu, la question de sa définition. Ce que nous ont montré les premiers travaux de morphologie, c'est que la forme urbaine n'est jamais une

3. Sur ce sujet voir, par exemple, *Formes urbaines du futur et mobilité non motorisée*, Actes du séminaire du 17 décembre 1999, Paris, Recherches Stratégiques du Predit.

4. Voir sur cette question *Espaces et Sociétés*, n° 105-106, Projet urbain, maîtrise d'ouvrage, commande, L'Harmattan, 2001 ; M. Bonnet, (éd), *L'élaboration des projets architecturaux et urbains en Europe*, Vol. I et II, Plan Conception et Architecture /CSTB, Paris, 1997 ; R. Prost, (éd), *Projets architecturaux et urbains. Mutation des savoirs dans la phase amont,* PUCA, 2003.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

donnée *a priori*, elle est toujours construite, un objet d'étude construit à partir d'une hypothèse de définition, d'une représentation, d'un point de vue sur la forme : la forme urbaine comme forme du *tissu* (développée dans les trois écoles de morphologie, italienne, française, et anglaise [5]), la forme urbaine comme forme des *tracés* (développée par les géographes allemands de l'entre-deux guerres [6] ; Lavedan, 1936). Ces deux acceptions ont dominé les études morphologiques réalisées surtout dans les écoles d'architecture (Italie, France), sauf pour les travaux anglais principalement issus de certains départements de géographie (Newcastle, Birmingham).

B. Hillier (1984, 1996), créateur d'un courant de recherche intitulé *space syntax* (syntaxe spatiale), propose une définition différente de l'objet d'étude, l'espace urbain, déplaçant ainsi l'approche traditionnelle. Il distingue, en effet, dans l'objet urbain, l'espace et la forme bâtie. Il isole ainsi l'espace qu'il privilégie pour en étudier les articulations syntaxiques, en rapport avec les mouvements et les déplacements, car, dit-il, c'est surtout l'espace qui est utilisé, la forme ne sert, selon lui, qu'à l'ordonner, à le recouvrir. La *syntaxe spatiale* devient, chez lui, la théorie descriptive et explicative (prédictible, selon lui) de l'espace urbain. Réunir ensuite forme bâtie et espace urbain devient l'objectif final de sa recherche. On ne discutera pas ici cette hypothèse, celle de la dissociation espace/forme (vide/plein), on retiendra seulement la démarche adoptée qui confirme le postulat : la forme urbaine et son étude dépendent toujours d'un point de vue de départ, d'un regard porté sur la forme, d'une définition préalable qui en délimite le contour et l'approche, à vérifier ensuite sur le terrain.

La morphologie urbaine en question : impasses et apories

D'une manière générale, les études de morphologie urbaine se sont heurtées à une double aporie : (a) limitation de la forme urbaine à certains points de vue exclusifs uniquement, (b) approche cloisonnée et sectorielle des diverses études spécialisées sur la forme urbaine. C'est à ces apories que R. Ledrut (1984) a tenté de répondre, en introduisant de nouveaux registres de forme (forme sociale), et en recherchant surtout les rapports entre forme et sens, entre morphologie sociale et sémiologie, à partir de l'hypothèse : « La réalité sociale a des Formes diverses et des Sens multiples » (p. 103). Il sera amené à dresser un inventaire de formes » forme-schème ou forme-objet, forme-machine ou forme-quantité, forme-signe, forme esthético-mathématique ou forme harmonie, forme fonctionnelle, forme symbolique », et à éta-

5. Sur la présentation de ces trois écoles, lire, A. V. Moudon, « Urban morphology as an emerging interdisciplinary field », *Urban Morphology*, 1, 1997.

6. Sur le développement des études morphologiques en Allemagne, B. Hofmeister, « The study of urban form in Germany », *Urban Morphology*, 1, 2004.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

blir des correspondances avec l'espace défini également comme « espace-structure, espace-étendue, espace-organique, espace culturel », en précisant leur relation : « On ne peut évoquer aucune Forme sociale et en parler sans que l'espace soit mis en cause » (p. 105). Cette dernière recherche de Ledrut visait à retrouver des articulations entre forme sociale, espace et sens : « Une typologie des villes ne peut donc qu'être intégrée à une typologie des formes sociales et des "espaces sociaux"… Il reste à savoir comment ces formes et ces espaces se lient. Il existe diverses façons de traiter la ville et son espace : comme étendue, comme population, comme œuvre, comme symbole… il faut essayer de rattacher ces aspects les uns aux autres et d'en trouver l'unité » (1985, p. 110). Le programme est tracé.

M. Roncayolo (2002), attentif aux travaux des architectes en morphologie urbaine, et qui a lui-même mené, en fidèle disciple d'Halbwachs, des études de morphologie sociale, rappelle que « la morphologie est aussi sociale puisqu'elle étudie la répartition du peuplement, des groupes sociaux, des mouvements ; plus encore parce que les structures matérielles sont avant tout, construction sociale et lieux de pratiques » (p. 9), tout en faisant également le constat suivant sur la typomorphologie : « La limite de la typomorphologie ne vient pas de sa défaillance méthodologique, de sa vertu descriptive plus qu'explicative, mais de cette question centrale : le rapport entre forme matérielle et forme sociale » (p. 186). Il apporte ensuite cette précision méthodologique : « L'objet formes urbaines ne peut être saisi que par une démarche transversale, pluridisciplinaire » (p. 178), en mesurant la difficulté de la tache, nous sommes, dit-il, face à « une sorte d'impossibilité à articuler la morphologie et les autres aspects » (p. 179). Selon lui, c'est ce défi, cette difficulté, qu'il faut relever. Ce qui intéresse donc Roncayolo c'est également cette relation entre forme sociale et forme urbaine, rejoignant ainsi le même questionnement de Ledrut.

Dans leur expertise de la morphologie urbaine, P. Merlin et F. Choay (1988) concluaient par une absence de consensus sur la terminologie, une faiblesse épistémologique et un manque de rigueur scientifique dans les démarches des chercheurs, en notant également l'absence d'étude de la dimension esthétique, qui est évacuée. Mais ils ont surtout stigmatisé l'attitude historiciste et normative des architectes morphologues : l'approche morphologique des architectes a souvent une motivation projectuelle, elle sert en premier lieu de légitimation aux projets.

De ces quelques remarques rapides et critiques générales, la recherche d'une autre définition de la forme urbaine s'impose.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

Une définition de la forme urbaine comme forme complexe : les registres de forme

Comme nous l'avons observé, selon le point de vue pris et la définition adoptée, la forme urbaine peut être saisie de différents aspects. Outre les travaux cités sur les formes des tissus et des tracés, que l'approche typomorphologique a principalement étudiées, de nombreux autres aspects ont été également explorés, de plusieurs points de vue différents. C'est donc vers une autre définition de la forme urbaine qu'il faut s'orienter en partant de la reconnaissance de sa *complexité*, que la pluralité des approches disciplinaires mobilisées pour son étude démontre aussi (Pellegrino, 2000). Un certain nombre de travaux ont commencé à croiser ces points de vue différents. J'en donne un rapide aperçu, sans prétendre à l'exhaustivité.

– L'approche de la forme urbaine comme forme du *paysage urbain*, c'est-à-dire l'espace urbain visuellement saisi dans sa tridimensionnalité et dans sa matérialité plastique (texture, couleur, matériaux, styles, volume, gabarits… du bâti et des espaces publics), étudiée par G. Cullen (1961), E. Bacon (1965), C. Sitte (1889), K. Lynch (1960 [7])… Dans leur analyse de la ville de Versailles, les auteurs (Castex, Celeste, Panerai, 1980) ont non seulement mené une étude typomorphologique classique de la formation/transformation de la ville, de son tissu, mais aussi une analyse de son paysage, de ses caractères visuels, son évolution, réunissant ainsi deux registres de forme : tissu et paysage. Les significations du paysage urbain étudiées sont de nature esthétique, stylistique, culturelle, historiquement périodisées… Ce qu'on appelle « lectures de ville » concerne également ce registre de forme : ce sont les variations individuelles et sociales des perceptions avec leurs connotations (Ledrut, 1983) ;

– L'approche de la forme urbaine comme *forme sociale* (ou morphologie sociale), c'est-à-dire l'espace urbain étudié dans son occupation par les divers groupes sociaux, démographiques, ethniques, les types de famille, ou la distribution des activités et des fonctions dans la ville, dans les travaux de E. Durkheim (1960), M. Halbwachs et l'école de morphologie sociale française (1928), l'École de Chicago (Y. Grafmeyer ; I. Joseph, 1984), R. Ledrut (1968), M. Roncayolo (1996)… Un géographe morphologue anglais, M. R. G. Conzen (1960), proposait de compléter l'analyse du tissu par une analyse fonctionnelle *(« land use »)*, en combinant les deux registres de forme. Les significations de nature socio-économique, attachées à ce registre de forme, renvoient, par exemple, aux différents modes de division sociale de la ville (économique, culturelle, ethnique, religieuse…), aux types de lien social, de sociabilité, qui la caractérisent à une époque donnée. La distinction

7. Il s'agit là de travaux pionniers sur ces questions ; une actualisation de ces travaux, qui se sont beaucoup développés depuis, reste à faire. Il en va de même pour les autres registres.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

entre société à morphologie sociale stable (traditionnelle) et instable (moderne) apporte aussi un éclairage sur la façon dont l'espace fonctionne comme système de signification (Lévy, 1993) ;

– L'approche de la forme urbaine comme *forme bioclimatique*, c'est-à-dire l'espace urbain étudié dans sa dimension environnementale, comme microclimat (urbain), tant dans ses variations géographiques par quartier, que dans sa diversité liée aux types de tissu (ouvert/fermé/semi-ouvert), selon l'orientation (héliothermique), selon le site (eau, relief, végétation). La répartition (inégale) des pollutions et des nuisances dans l'aire urbaine, en rapport avec le micro-climat (voir le phénomène de la répartition de la pollution par l'ozone) concerne également cette approche : on retrouve ces travaux dans la climatologie urbaine (Escourrou, 1980, 1991), l'écologie urbaine, ou dans les nouvelles approches de l'espace sensible, des « ambiances urbaines [8] », en rapport avec les différentes perceptions sensorielles de l'espace culturellement variables (Hall, 1971). Un important débat sur les formes urbaines du futur et les transports urbains (forme compacte/forme étalée) a été initié à partir de ces questions, autour de l'enjeu du développement durable, ainsi que sur le problème énergétique et ses conséquences sur le climat. Ce registre de forme, comme on le voit, est en étroite relation avec d'autres registres. La prise en compte de ces critères, encore timide, conduirait à une refonte totale de l'architecture comme de l'urbanisme. Outre les enjeux écologiques, ces significations, de nature physico-culturelle concernent, en gros, la sensation de confort, de bien-être, que l'on peut ressentir dans tel espace, telle ambiance (avec une gradation, plus ou moins forte) culturellement codée ; elle renvoie aussi, d'une façon plus globale, à l'attitude d'une culture vis-à-vis de la nature, de son milieu, de ses ressources ;

– L'approche de la forme urbaine comme *forme des tissus* urbains (Panerai, Langé, 2001), consiste, rappelons-le, en l'étude des interrelations entre les éléments composants : parcellaire/viaire/espace libre/espace bâti, constitutifs de tout tissu, en rapport avec le site, ou en focalisant l'analyse sur certains composants particulièrement privilégiés. Un des objectifs de cette analyse est de vérifier la relation dialectique et non causale entre typologie des édifices et forme urbaine (Aymonino, 1977), relation (systémique) formelle qui a été perdue avec la ville moderne (Charte d'Athènes). La signification, d'une façon générale, a trait à la périodisation historique des tissus, à la culture urbanistique mobilisée pour la conception de ces tissus, mais aussi aux pratiques urbaines de ces formes. Pour M. Weil (2004), par exemple, la forme urbaine est étroitement liée aux modes de déplacement *:* « La ville conditionne les formes de la mobilité comme les conditions de mobilité influent sur la forme de la ville » (p. 12), et il appelle « transition urbaine », le passage de la ville pédestre à la ville motorisée (Weil, 1999) ;

8. Voir par exemple, *Espaces et Sociétés*, « Ambiances et espaces sonores », n° 115, 2003.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

– L'approche de la forme urbaine comme *forme des tracés* urbains renvoie à la forme géométrique du plan de la ville (plan organique/plan géométrique ; plan orthogonal/plan radioconcentrique), Lavedan (1926, 1941, 1952) en a fait le centre de ses travaux en proposant une catégorisation des tracés. Elle renvoie aussi à la notion de composition urbaine et à ses significations (Pinon, 1994, Lévy, 1996*b*). R. Unwin (1909) a introduit la distinction entre composition régulière et composition pittoresque (il a mis au point les tracés de composition des cités-jardins). Là également, les significations sont relatives à l'histoire de l'urbanisme, et aux connotations symboliques (autrefois ésotériques) liées à la géométrie des tracés urbains (appelés tracés régulateurs en architecture).

De cet inventaire rapide et sommaire des cinq *registres* de forme, destiné surtout à attirer l'attention sur la diversité des formes, et des approches, on peut tirer trois conclusions sur la méthode d'analyse et sur le corpus.

1. Plutôt que de considérer la forme sociale comme le signifié de la forme physique (tissu), ainsi que semblent l'entendre certains auteurs, cette approche de la forme complexe veut montrer que chaque registre est défini par sa propre forme, corrélée à ses propres significations. Se pose ensuite le problème de l'articulation de ces registres de forme entre eux pour constituer la forme globale.

2. La forme urbaine, forme complexe constituée d'une diversité de registres de forme, et de sens, est donc *polymorphique* et *polysémique*. Elle présente, en outre, un caractère *systémique*, les registres de forme, interdépendants entre eux, s'articulent pour produire la forme unitaire globale [9].

3. Il est nécessaire, en conséquence, d'élargir le corpus d'étude souvent limité à la représentation cartographique, au plan de ville, seul document privilégié pour l'analyse morphologique, à d'autres modes de représentation (3D, coupe, photo, vidéo, NTIC…) pour enrichir les matériaux d'étude et pouvoir saisir d'autres dimensions de forme et de sens sur les divers registres. L'analyse de la forme urbaine proposée devra donc être menée sur ces différents registres (appelés aussi formes locales), à partir de techniques d'analyse particulières et appropriées (à chaque registre), en recherchant ensuite les articulations et corrélations entre registres qui organisent la forme globale comme un tout.

9. La théorie sémiotique, théorie générale du mode de production et de saisie de la signification (Greimas, Courtes 1979, 1986) pourrait contribuer à l'étude de cette articulation entre forme et sens, et à construire une morpho-sémiotique comme approche interdisciplinaire. Quant à la théorie systémique (Durand, 1979), elle pourrait être mise à contribution pour comprendre les modalités d'agencements et d'interrelations qui constituent l'unité de la forme urbaine et sa cohérence.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

Morphologie urbaine et histoire urbaine : l'étude des mutations de la forme urbaine

Après avoir proposé les grandes lignes d'une étude de la forme urbaine, de sa structure, à partir d'une définition de cette forme comme forme complexe, en essayant de répondre à ses apories, c'est la question de la dynamique de la forme urbaine, de l'histoire de la forme urbaine, que je voudrais aborder maintenant.

Morphologie urbaine et idéal-type : considérations méthodologiques

La morphologie urbaine a toujours été considérée comme une branche auxiliaire de l'histoire urbaine, elle vise, d'une manière générale, la connaissance de l'histoire de la ville par sa forme. Les géographes eux-mêmes n'y ont pas échappé. Pour renforcer l'autonomie de la morphologie urbaine comme discipline, il faut alors l'émanciper de l'histoire, non de l'histoire comme signification (historique), mais de l'histoire comme méthode et discipline, pour lui donner ses propres instruments théoriques et analytiques. De même que la linguistique comme étude de la langue, de la forme de la langue, de sa structure, s'est affranchie de l'histoire de la langue, on pourrait distinguer *morphologie urbaine* comme approche structurale de la forme urbaine, et *histoire urbaine* comme approche évolutionniste de la ville, de ses changements, selon un point de vue socio-économique, politique, esthétique… Par analogie avec la démarche de la linguistique, on peut dissocier alors deux approches : l'approche synchronique, ou connaissance de l'objet « forme urbaine », de sa structure, à un moment donné (T1), appelée « période morphologique » (Whitehand, 2001) par certains auteurs (la périodisation morphologique correspond à une périodisation historique), et l'approche diachronique, ou connaissance des règles de transformation de cette forme, de sa structure, et des différents états morphologiques qu'elle peut prendre (T1/T2/T3…), à travers des processus à identifier (morphogenèse, métamorphose, anamorphose…). Caniggia (1979), par exemple, appelait « processus typologique », la transformation des types bâtis engendrant l'évolution de la forme urbaine, en recherchant leurs logiques internes de croissance et de transformation. Les règles et les modalités de passage d'un état (morphologique) à l'autre constituent la principale question à résoudre. Simultanément, cette démarche exige aussi une réflexion, achronique cette fois, excluant le temps de la forme urbaine (une définition conceptuelle, théorique, une structure abstraite générale), qui permettra de mieux comprendre les différentes occurrences historiques réelles de la forme comme des cas particuliers, comme des actualisations concrètes de cette structure générale et abstraite, à tel moment donné, et d'expliquer ainsi les états successifs qu'elle peut prendre, avec ses règles de transformation diachroniques.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

On retrouve ici, avec cette dernière approche, *mutatis mutandis*, la notion d'*idéal-type* de M. Weber (1965, 1982). Rappelons que pour la construction de cette notion Weber a, en effet, repris la distinction kantienne entre concept (vérité, théorie) et réel (réalité, empirie) : l'idéal-type, pour lui, est une construction abstraite utilisée comme outil conceptuel pour favoriser la compréhension causale, ordonner le chaos et la diversité du réel. Sa fonction principale est de favoriser l'interprétation de la réalité complexe. Weber a appliqué cette schématisation conceptuelle par idéal-type à toute sa sociologie, dans tous les aspects de son travail : types de rationalité, types de capitalisme, types de religiosité, types de domination, ainsi que… types de ville. Sa démarche méthodologique illustre donc une voie d'approche possible alternative à la démarche historiciste. C'est ce qu'avait bien compris Ledrut (1985) quand il comparait la forme à l'idéal-type : « L'idéal-type de M. Weber est sans doute plus proche de la notion de forme… elle se tient à mi-chemin entre l'abstrait et le concret » (p. 104). L'abstrait, c'est la définition achronique conceptuelle évoquée plus haut, le concret, ce sont les actualisations historiques, empiriques (synchroniques/diachroniques) réalisées. « L'idéal-type, précise encore J. Remy (1985), suppose l'accentuation de certains traits en vue de rendre plus intelligible le projet sous-jacent en train de se constituer » (p. 25). La méthode idéal-typique de Weber, qui l'amène à distinguer, par exemple, ville antique comme ville de consommateurs et ville médiévale comme ville de producteurs, ou à opposer ville occidentale à ville asiatique, à partir des critères de rationalité et d'autonomisation du champ économique (Remy, 1985), cette méthode doit pouvoir être étendue à l'espace et à ses caractères, en accentuant leurs traits, et en retrouvant les correspondances entre forme socio-économique, forme spatiale et type de rationalité. Conformément à notre définition de la forme urbaine, cet idéal-type doit être alors construit sur chaque registre de forme identifié. Pour l'extension et l'application de cette méthode à la morphologie urbaine, un autre regard doit être porté sur l'évolution de la ville et de sa forme.

Continuité et discontinuité dans l'évolution de la forme urbaine : le cas parisien

L'analyse de la dynamique des formes urbaines, leur formation/transformation, leur mode d'évolution, ont été l'objet principal d'étude de la morphologie urbaine, ou morphogenèse. D'une manière générale, les travaux de morphologie urbaine ont été surtout préoccupés par la notion de *continuité urbaine*, à travers la permanence des structures, des tracés (viaires, parcellaires…), leur rôle et leur influence dans la détermination des formes successives (processus de sédimentation) : on les retrouve dans les concepts de « processus typologique » (transformation continue du type de base) chez

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

Caniggia, de « *burgage cycle* » (processus de densification continue de l'îlot) chez Conzen (2004), comme chez A. Rossi (1966) qui distingue « éléments primaires » (monuments) permanents et stables, et « éléments secondaires » (aires résidentielles), évolutifs et changeants, les premiers, assurant la continuité de la forme urbaine, lui permettent de construire la notion de type comme forme transhistorique (archétype formel atemporel). C'est, aussi, l'idée que le nouveau est conditionné par l'ancien, l'évolutif déterminé par le permanent. Mais, à côté de ces phénomènes de continuité, de plus ou moins longue durée, d'où souvent la question du sens des formes est évacuée, il y a des phénomènes de rupture qui se produisent dans l'évolution de la forme urbaine, dans son fonctionnement, à des moments charnières significatifs, des mutations urbaines liées à des ruptures sémantiques profondes, sociétales et culturelles, donnant lieu à des villes totalement distinctes. C'est cette notion de *discontinuité* que je voudrais cerner à présent. Elle renvoie aussi, d'une certaine manière, à la problématique weberienne de la typologie des villes.

On peut faire ici un parallèle méthodologique avec la critique de l'histoire linéaire des idées et des sciences faite par M. Foucault (1966) et son concept de « rupture épistémique » dans les régimes de pensée qui remet en question la continuité des savoirs dans le temps : Foucault propose une autre approche appelée archéologique (Foucault, 1969) par laquelle il recherche, au fondement des savoirs, le socle profond qui les rend possibles, la structure secrète enfouie, inconsciente, qu'il appelle « épistémè », qui ordonne, en surface, les règles d'élaboration des objets, des sujets, des concepts… à une période donnée. Cette structure renvoie aux conditions de possibilité de la pensée, c'est le sol premier, l'espace d'ordre, système anonyme de règles qui régit l'ensemble des savoirs à une époque. Pour lui, cette discontinuité des régimes de pensée (par exemple entre Renaissance/âge classique/âge moderne) rend caduque toute idée de continuité et de progrès dans la vérité, devenue relative à différentes époques. Avec la ville, nous avons, à la fois, l'histoire d'un objet, la forme urbaine, avec ses principes d'élaboration, et aussi l'histoire des savoirs sur cet objet « ville », les savoirs pour sa conception/réalisation, soumis à la même discontinuité temporelle. Cette « coupure épistémique » devrait nous conduire à repenser les mutations urbaines qui font que, à un certain moment historique donné, on se met à penser autrement la ville (mutation des savoirs sur la ville), et à fabriquer autrement la ville (mutation de la forme de la ville). C'est donc sur cette notion de *discontinuité urbaine* qu'il faut également s'interroger, elle renvoie à l'idée de typologie urbaine (l'approche par idéal-type indiquée pourrait être appliquée). Je présente, à titre d'illustration de cette problématique de la discontinuité urbaine, le cas parisien, pour montrer les questions que soulève cette approche, en

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

commençant, notamment, par le passage controversé de la ville antique à la ville médiévale : rupture ou continuité ?

De la ville antique à la ville médiévale : continuité ou discontinuité ?

Souvent analysée par les historiens et morphologues en termes de continuité, en raison de la simple continuité topographique des lieux, de la permanence de traces et de tracés qui surdéterminent certaines formes et certaines localisations, ce sont pourtant deux villes distinctes, deux univers civilisationnels opposés comme M. Weber l'a démontré (ville de consommateurs *vs* ville de producteurs). C'est ce que pense aussi J. Le Goff (1980) qui a bien posé le problème :

> « La ville médiévale qui s'affirme entre le Xe et le XIIIe siècle, au sein d'un des plus massifs mouvements d'urbanisation que l'Europe ait connus, pose trois problèmes essentiels. D'où vient-elle et qu'est-elle ? Est-elle simple continuité – ou la résurgence – du phénomène antique urbain ? La ville médiévale n'est-elle que la suite ou la renaissance de la ville antique ou un phénomène nouveau et original ?… Le problème de la continuité urbaine de l'Antiquité au Moyen Âge a été l'une des tartes à la crème des médiévistes… Il n'y a continuité urbaine entre la ville antique et la ville médiévale que si l'on se place au ras de l'espace ou au ras du temps, au niveau d'une problématique des origines sans grande portée historique. Le vrai problème historique, c'est celui de la nature et de la fonction de la ville. Or, dans cette perspective, la ville médiévale est, par rapport à la ville antique, essentiellement autre » (p. 12-13).

En s'appuyant sur les travaux de H. Pirenne et de M. Bloch, Le Goff insiste sur la coupure entre les deux villes, antique et médiévale, tant au niveau économique que sur la nature de leur communauté urbaine respective, en indiquant aussi les mutations de la grammaire urbaine, dont il donne quelques éléments significatifs :

> « Mais si la fonction économique est la caractéristique essentielle de la ville médiévale, d'autres traits distinguent aussi celle-ci de la ville antique. La ville antique s'ordonnait autour d'un ensemble de bâtiments et de monuments qui disparaissent tous entre le IVe et le VIIe siècle : forum, temples, portiques, cirque, théâtre, stade, thermes. Là où, comme à Reims, le marché s'établira sur l'ancien forum, la continuité topographique ne doit pas masquer un changement radical de fonction… La cathédrale n'est plus sur l'emplacement du temple païen mais dans une localisation nouvelle, souvent adossée à la muraille du Bas-Empire. En revanche, le christianisme va apporter une nouveauté extraordinaire dans l'espace urbain. Il va y loger les morts que l'Antiquité éloignait de la ville, au long des routes qui en partaient. Cette urbanisation des morts s'accompagne d'une extension des fonctions du cimetière, lieu de marché, de fêtes, de sociabilité

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

> pour les vivants, pendant une longue période où ils ont apprivoisé la mort avant qu'elle ne devienne au XIVe siècle terrifiante… Bientôt un nouveau lieu devient un centre essentiel, sinon le centre par excellence de la ville : le marché… Enfin, quand se constitue un gouvernement laïc urbain, de nouveaux monuments, de nouveaux "points chauds" de la ville apparaissent : les halles, l'hôtel de ville, le beffroi. » (p. 15).

On le voit, pour Le Goff, ce sont là des transformations typologiques majeures, des types d'édifices nouveaux provenant des mutations socio-économiques et culturelles, qui affectent en totalité la ville et la vie antiques. Pour l'étude de ces continuités/discontinuités, on pourrait alors revenir à nos registres de forme comme grille d'analyse. On voit que la continuité ville antique/ville médiévale se fait surtout sur le registre de la forme des tracés, comme la continuité de la croisée du *cardo* et du *decumanus* romains, par exemple, qu'on peut observer dans de nombreuses villes européennes médiévales, ainsi que partiellement sur le registre de la forme du tissu par continuité de traces parcellaires, viaires (voie romaine), ou de certains édifices antiques transformés (arènes, temples…) ; par contre, sur les autres registres (forme sociale, forme bioclimatique, forme du paysage urbain), la transformation est complète, il y a une discontinuité totale. Mais si ces tracés de la ville antique perdurent, ils ont complètement perdu le sens et le symbolisme originel que les Romains leur avaient donnés : ils fonctionnent comme des fragments de mémoire morte, tout en contribuant à expliquer (partiellement) certaines configurations urbaines (on peut citer aussi, comme exemple emblématique, le cas des temples, des thermes, ou des basiliques romaines réutilisés et transformés en églises chrétiennes).

Paris antique, Lutèce (50 av J.-C. – 250 après J.-C.), entièrement située sur la rive gauche, était une ville orthonormée dont le forum implanté à hauteur de la montagne Sainte-Geneviève était à la croisée des axes nord/sud du *cardo* (actuelles rue Saint Jacques et rue Saint Martin) et est/ouest du *decumanus* (actuelles rue Soufflot, rue des écoles). Elle possédait, pour fonctionner, tous les types de bâtiments caractéristiques des villes romaines, dont il reste aujourd'hui peu de traces : thermes (de Cluny), théâtre, arène, temple, aqueduc…, la nécropole était rejetée à l'extérieur de la ville, vers le sud. Cette ville disparaît avec les invasions barbares du IIIe au Ve siècle, l'urbanisation médiévale se déplace alors plus au nord, sur la Seine, autour de l'île de la Cité, avec un premier développement sur la rive droite, délaissant la rive gauche. Les grands axes structurants nord/sud et est/ouest se maintiendront, comme principaux parcours, renforcés par l'implantation des premiers lieux de culte chrétiens du Haut Moyen Âge. Ce sont surtout des considérations bioclimatiques qui avaient amené les Romains à s'installer à cet endroit, surélevé, sec, ensoleillé, au sol calcaire (pierre pour la construction), avec pré-

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

sence de source, alors que les Gaulois *(Parisis)* préféraient les lieux marécageux, au bord des cours d'eau, impliquant des constructions en bois, sur pilotis… ; un contexte bioclimatique tout différent qui les conduira à se transplanter sur la rive droite dès qu'ils le purent, les vieilles habitudes reprenant le dessus (Bergeron, 1989).

De la ville médiévale à la ville classique : la ville préindustrielle

Le passage de la ville médiévale (commune) à la ville classique (ville monarchique) est certainement le résultat d'une croissance continue, avec cependant des changements notoires dans la gouvernance urbaine par la mainmise du pouvoir royal sur les villes, appelées « bonnes villes » (Chevalier, 1982). Cette longue période caractérise une époque de la ville préindustrielle en général, c'est pourquoi nous regroupons les deux villes, médiévale et classique, et nous parlons de continuité pour cette période. On peut voir sur le cas parisien comment ce passage de la ville médiévale à la ville classique s'est fait d'une manière progressive, par croissance concentrique – elle définira la future structure radioconcentrique [10] des tracés urbains de la capitale, complétant la croisée des voies – depuis la ceinture de Philippe Auguste, première ceinture qui réunit les deux rives autour de la Cité. On assiste ensuite, dans un premier temps, au développement de la rive droite surtout, vers l'ouest, avec les barrières de Charles V, puis de Louis XIII, pour intégrer le Louvre, les Tuileries et les nouveaux quartiers, la ville passe alors graduellement à l'âge classique par des transformations ponctuelles ; dans un second temps, les nouvelles fortifications de Louis XIV vont, à nouveau, englober l'extension des deux rives, viendront ensuite celles de Louis XV, et enfin, dernières barrières de l'Ancien Régime, le Mur des Fermiers Généraux, sous Louis XVI. Ces dernières fortifications, après destruction, donneront lieu aux premiers boulevards concentriques. Parmi les nombreux travaux morphologiques existants sur cette période, deux ouvrages rendent bien compte de cette morphogenèse du Paris préindustriel, celui de B. Rouleau (1965), à partir de l'étude des voies, et celui de l'équipe de F. Boudon et *alii* (1977) sur le quartier des Halles, travaux exemplaires d'analyse morphologique du tissu urbain, de sa formation/transformation, qui ont bien distingué les deux périodes morphologiques préindustrielle et industrielle. Si la ville classique suit la ville médiévale sur bien des aspects, on assiste cependant, comme on l'a dit, à un début de transformation de la forme par régularisation du tissu, localement et ponctuellement, à travers la conception des places royales géométriques, des boulevards rectilignes, des hôtels

10. G. Desmarais propose une autre lecture de la morphogenèse du Paris préindustriel à partir de la croisée de ces deux grands parcours nord/sud et est/ouest, *La morphogenèse de Paris. Des origines à la révolution,* Paris, L'Harmattan, 1995.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

monumentaux, des lotissements réguliers, des édifices collectifs, religieux et institutionnels, de facture classique… Reste donc à faire ici l'analyse de cette ville sur les différents registres de forme, tout en sachant que les travaux existants (à exploiter) sur ces registres sont pléthoriques.

De la ville classique à la ville industrielle : la première métropolisation (1860-1965)

Le passage de la ville préindustrielle à la ville industrielle entraîne un bouleversement complet de la ville classique, c'est une discontinuité totale dans l'histoire urbaine. Il n'est pas nécessaire de rappeler ce que la révolution industrielle a entraîné comme mutation économique, sociale et urbaine. Pour Paris, ce passage correspond à la formation du premier âge de la métropole. Haussmann (préfet de Paris entre 1850-1870) a été le maître d'œuvre de cette opération de transformation, il va d'abord procéder à l'annexion de l'aire urbaine comprise entre le Mur des Fermiers Généraux et la Ceinture de Thiers en 1860. Paris passe brusquement de 3 288 à 7 088 hectares et sa population de 1 à 1,6 millions d'habitants. Cette croissance énorme, rapide, de la capitale, entraîne un changement brutal de forme à organiser. Pour le Préfet il s'agissait de répondre à cette nouvelle expansion et d'unifier le nouvel ensemble urbain hétéroclite : c'est le sens de ses grands travaux, et notamment des percées destinées à réunir les quartiers (par la mobilité). Une nouvelle grammaire urbaine, à une échelle plus dilatée, est à inventer : nouveaux îlots, nouveaux immeubles, nouveaux boulevards, nouveaux équipements publics, et mise en place d'un nouvel espace public homogène, dont les caractéristiques sont bien connues (Loyer, 1987), à l'échelle du nouveau Paris.

Une remarque est à faire ici sur le rapport entre forme et échelle. D'Arcy Thompson (1994), le savant écossais, avait, à partir de son travail morphologique appliquée à la biologie et à la zoologie, dégagé une loi sur les relations entre les formes (organiques et vivantes) et leur croissance : tout changement d'échelle entraînant inéluctablement un changements de forme, « il est justifié de concevoir la forme comme une résultante et une conséquence directe de la croissance… si j'ai intitulé ce livre *Forme et croissance*, c'est parce que ces deux paramètres sont indissociablement liés » (p. 61). Cette remarque garde toute sa pertinence pour les formes urbaines également, on peut en formuler ainsi le contenu : au-delà d'un certain seuil d'expansion et de croissance, la forme urbaine mute, elle change de grammaire, et, à partir de notre définition de la forme urbaine, on peut ajouter : sur chaque registre de forme inventorié.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

Ainsi en va-t-il pour la ville haussmannienne (des Cars, Pinon, 1991), pour réaliser l'unité du nouveau territoire métropolitain et organiser sa forme qui double dans sa surface, elle opère les mutations suivantes :
– transformation du tissu : parcellaire plus grand, plus régulier, typologies nouvelles d'immeubles (l'immeuble haussmannien), d'équipements, comme la gare, d'espaces libres, comme le square, de voies plus larges avec le boulevard… ;
– transformation des tracés : percées plus longues, plus régulières, compositions plus vastes… ;
– transformation du paysage : nouvelle réglementation urbaine créant un paysage urbain uniforme et homogène sur l'ensemble de la ville… ;
– transformation de la forme sociale : embourgeoisement de la capitale, déportation de la population du centre ville, division socio-spatiale est/ouest… ;
– transformation de la forme bioclimatique : réseaux d'assainissement, égout, adduction d'eau, jardins, plantations d'arbres, avec un traitement différencié est/ouest… lutte contre les épidémies.

Prise dans ce (premier) processus de métropolisation, la ville préindustrielle est bouleversée par la transformation de tous ces éléments dont l'échelle se dilate. Haussmann reprend les grands principes de l'urbanisme classique en les généralisant, et en les dilatant. Il n'est pas possible de rentrer dans le détail des analyses des divers registres de forme, simplement évoqués ici, ils ont, par ailleurs, été largement étudiés dans de nombreuses publications. On pourrait aussi montrer comment tous ces registres font système pour constituer l'unité et l'identité de la ville haussmannienne (Choay, 1983), et comment cette dernière a aussi joué le rôle de modèle (haussmannisme) pour d'autres villes.

Cette ville, la métropole industrielle, qui prend forme avec le Second Empire, se prolongera jusqu'à la Seconde Guerre mondiale ; la Troisième République continue l'œuvre du Baron en terminant les percées, en poursuivant l'unification de l'espace de la capitale par l'introduction du métropolitain (qui démarre en 1900), la destruction des fortifications (1920) pour l'ouvrir sur la banlieue… Mais elle se distinguera aussi par la volonté d'une nouvelle inscription du politique dans l'espace urbain (statuaire républicaine, écoles, mairies, hôpitaux,…), par un style républicain et une architecture proclamatrice des nouveaux idéaux, tandis que la division socio-spatiale est/ouest de Paris, se traduira en une opposition politique gauche/droite (Agulhon, 1984).

En effet, avec la Troisième République, c'est un autre ville, dans son fonctionnement politique, qui naît : j'ai proposé de l'appeler « ville de l'âge démocratique » (Lévy, 1996a, 2003). Cette nouvelle ville est non seulement définie comme un territoire productif, mais aussi comme un territoire-res-

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

source pour ses habitants, elle est caractérisée par de nouvelles finalités, en tension entre : intégration *vs* exclusion (des étrangers, des immigrés, des ruraux), émancipation *vs* aliénation (citoyenneté, individualisme), promotion *vs* paupérisation (mobilité sociale, égalité des chances) ; ces tensions fondent sa dynamique. Cette ville est définie par un projet politique, la démocratisation de la société. Pour cela, elle se dote d'un espace public commun qui caractérise l'espace républicain français (laïc, sécularisé, indivisible) et d'un système résidentiel approprié (invention du logement social).

Cette ville, avec ses variantes, est donc une sous-catégorie de la classe générale « ville industrielle », elle s'oppose à l'autre sous-catégorie de villes industrielles, antidémocratiques, que sont les villes des systèmes totalitaires (villes fasciste, nazie, stalinienne, chinoise…), dont la caractéristique principale est la destruction de l'espace public commun (espace politique de débat) et une emprise symbolique très forte du pouvoir sur l'espace urbain, avec ses signes idéologiques. Si la typologie urbaine ville préindustrielle/ville industrielle se fait sur le plan économique, la typologie urbaine ville de l'âge prédémocratique/ville de l'âge démocratique/ville de l'âge antidémocratique, est effectuée sur le plan politique : il s'agit donc d'une sous-catégorisation interne à la classe générale « ville industrielle ».

Après la guerre, la ville industrielle continue de croître rapidement, par densification du centre et extension de la périphérie, la question du logement est devenue de plus en plus cruciale : c'est l'époque de la construction massive des grands ensembles en banlieue, par table rase, de la rénovation urbaine en ville, par destruction des tissus anciens, en s'appuyant sur l'idéologie urbanistique du Mouvement moderne et son modèle formel urbain (anti-urbain, selon certains) bien connu (Charte d'Athènes [11]), pendant que les lotissements pavillonnaires continuent de proliférer sans contrôle urbanistique. Le tissu urbain poursuit sa dilatation jusqu'à l'éclatement [12] : éclatement de l'îlot, éclatement de l'interface rue/bâti, éclatement de l'espace public, éclatement général de la métropole en fragments (archipel métropolitain)…, tandis que la « recherche de rationalité tous azimuts » (Remy, 1985), qui caractérise selon Weber le développement de la ville occidentale, affecte l'urbanisme en produisant une division fonctionnelle et une spécialisation des espaces (zoning) qui achèvent l'éclatement de la forme urbaine. Cette ville industrielle, qui correspond à ce premier âge de la métropolisation entre en crise au milieu des années 1960, elle connaît une désindustrialisation progressive et massive, d'un

11. Le Corbusier, *La Charte d'Athènes*, Paris, Minuit, 1957, expose et théorise l'éclatement du tissu de la ville moderne. J. Castex, P. Panerai, J.-C. Depaule, *Formes urbaines : de l'îlot à la barre*, Paris, Dunot, 1977, analysent cet éclatement, et les mutations de la forme urbaine dans la ville industrielle.

12. Un des sens de cet éclatement du tissu est l'hygiénisme : faire entrer dans les logis l'air, le soleil, la lumière…

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

côté, et une extension spatiale illimitée avec formation de deux couronnes périphériques (périurbanisation), de l'autre, avec une forte croissance démographique (la région parisienne passe à 8,5 millions d'habitants en 1965). Ce changement d'échelle, de taille, va entraîner, une fois encore – selon le rapport forme/croissance signalé plus haut – un nouveau changement de forme nécessaire, avec une nouvelle grammaire urbaine, pour l'adapter à cette nouvelle situation, tout en répondant à la « crise » économique qui s'installe. Double défi : le deuxième âge de la métropolisation de la région parisienne commence, une nouvelle forme métropolitaine est à élaborer.

De la ville industrielle à la ville postindustrielle : la deuxième métropolisation (1965 - x)

La ville postindustrielle n'a rien à voir avec la ville postmoderne – le postmodernisme critique la modernité et ses modèles formels, il renvoie à une libération stylistique, architecturale et urbanistique, en préconisant la copie et la réinterprétation de modèles du passé – elle correspond plutôt à ce que certains appellent la « modernité avancée », ou « surmodernité », c'est-à-dire à des bouleversements technologiques et socio-économiques profonds, ainsi qu'à une mutation des modes de vie et des pratiques qui ont transformé la forme urbaine. D'une manière générale, les métropoles ont dû affronter un fort ajustement structurel ces trente dernières années : à l'industrie taylorienne et fordienne s'est substituée une économie tertiaire et informationnelle. La Région parisienne n'y a pas échappé, la reconversion économique qu'elle a dû opérer lui a permis d'éviter une crise sociale aiguë et prolongée, en restant une métropole productive et dynamique, en réorientant son économie vers le tertiaire (services, commerce, communication, bureaux,…), mais aussi vers ce que certains appellent le « quaternaire » (culture, loisirs,…).

L'artisan de ce deuxième âge de la métropolisation, c'est P. Delouvrier (Préfet de Région entre 1960-1969), c'est à lui que revient, avec ses services (IAURP), d'élaborer cette nouvelle grammaire pour adapter la forme urbaine métropolitaine francilienne à la nouvelle croissance régionale urbaine, à travers la conception d'un nouveau plan, le SDAU de 1965, qui comprend les grands éléments de définition de la future métropole : « Visionnaire, le Schéma directeur de 1965 avait parfaitement cerné, avec une quarantaine d'années d'avance, les enjeux et les défis auxquels la région aurait à faire face [13]. » Après sa démission à la suite de désaccords avec les orientations libérales du ministre de l'époque (A. Chalandon), une révision donnera lieu au SDAURP de 1975. C'est un changement total d'échelle d'intervention qui est promu par de nouveaux équipements, de niveau métropolitain : RER, rocades,

13. *40 ans en Ile-de-France. Rétrospective 1960-2000*, Études et Développement, IAURIF, 2001, p. 33.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

radiales, extension du métro en banlieue ; toutes ces infrastructures nouvelles de transport ont pour objectif d'unifier l'aire métropolitaine nouvelle, en articulant les parties de sa nouvelle (macro)forme avec le centre : création de pôles restructurateurs en première couronne (La Défense) pour développer des centralités périphériques ; planification de villes nouvelles en seconde couronne pour contrôler et maîtriser le développement urbain anarchique, comme alternative aux grands ensembles. On le voit, c'est un changement total d'échelle, la croissance de la forme urbaine exigeant un niveau d'intervention plus large pour (re)traiter sa structure et (re)organiser sa cohérence globale. Le SDAURP de 1975 ajoutera les préoccupations nouvelles relatives à l'environnement avec la protection des espaces verts. Dans un second temps, à partir des années 1980, ce sera la politique de renouvellement urbain, par récupération des friches industrielles en déshérence, en banlieue (Saint-Denis, Ivry…), et dans Paris (ZAC Bercy, ZAC Paris Rive Gauche…), qui sera entreprise, avec l'idée de refaire la ville sur la ville et de ralentir l'étalement, tandis que l'APUR (Atelier Parisien d'Urbanisme) veut freiner la destruction du paysage parisien par la rénovation diffuse en introduisant une réglementation d'inspiration haussmannienne (POS 1977), grâce, précisément, au développement de la morphologie urbaine et son application à l'analyse des tissus parisiens (étude menée par F. Loyer sur les « tissus constitués »).

Nous avons affaire, à présent, avec cette extension considérable de l'urbanisation, à plusieurs échelles de forme : microforme ou échelle de l'îlot, du quartier, mésoforme ou échelle de la ville, macroforme ou échelle de la métropole (agglomération, région, conurbation). Face à ces macroformes, c'est une autre approche morphologique qu'il faut élaborer et de nouveaux instruments d'analyse sont à inventer pour en saisir la structure, une macromorphologie dont R. Allain (2004) a esquissé quelques orientations. Que deviennent nos registres de forme dans une telle situation ? S'ils gardent leur pertinence pour les deux premiers niveaux de forme, pour le dernier, la macroforme, une adaptation des registres s'avère nécessaire pour son analyse.

Outre ces diverses échelles d'analyse de la forme et d'impacts des équipements urbains, il y a également, sur le plan de la signification historique, des régimes d'historicité différents (longue durée, moyenne durée, courte durée), au sens de F. Braudel (1969), à prendre en compte pour comprendre les niveaux de signification historique qui investissent la forme urbaine, selon des temporalités diverses. Ces régimes d'historicité correspondent à une sédimentation des temporalités renvoyant aux strates successives de tissus (récents, anciens, très anciens) qui occupent le territoire, différemment valorisés selon les époques et les groupes (voir, par exemple ce qu'on appelle le phénomène de *gentrification* de certains quartiers anciens). L'opposition, également, entre formes protégées et formes non protégées renvoie à des temporalités différentes avec des signifiés distincts. Les secteurs sauvegardés

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

(tissus historiques), les bâtiments et espaces classés (monuments historiques), la réglementation urbaine (protection du paysage urbain), toutes ces formes anciennes et très anciennes sélectionnées à préserver relèvent de la longue durée, elles ont une signification identitaire, patrimoniale (transmission du passé), alors que les autres formes non protégées, celles du tissu ordinaire et banal, relèvent de la moyenne et courte durée, elles sont changeantes, évolutives, plus moins rapidement, laissées à l'imagination des concepteurs, mais avec un encadrement urbanistique et réglementaire (c'est le degré d'innovation qui constitue ici le signifié, par exemple).

Mutation typologique dans la ville postindustrielle : l'exemple de la gare

Cette mutation de la forme métropolitaine s'accompagne d'une transformation des types bâtis qui la constituent. Pour conclure cette brève et rapide présentation de la problématique morphologique, et pour illustrer les mutations en cours dans la ville postindustrielle, je prendrai un exemple de transformation typologique, la gare, équipement métropolitain par excellence (Joseph, 1999 ; Mazzoni 2001). D'une façon générale, les grandes fonctions urbaines comme la mobilité, l'habitat, le ravitaillement, le travail, les loisirs, la culture,…, qui caractérisent la vie urbaine et le fonctionnement de la ville, donnent lieu à des types d'espace bâti distincts selon les périodes morphologiques. La mobilité, par exemple, qui connaîtra une formidable expansion avec la ville industrielle, va donner naissance, entre autres, à un type bâti nouveau, type inexistant dans la ville précédente, la gare ferroviaire, introduit dès le début (elle est d'abord appelée « embarcadère »), car elle est considérée comme un facteur essentiel pour le fonctionnement et le développement de la métropole. Puis, l'évolution vers la ville postindustrielle et la croissance continue de la mobilité qui l'accompagne, avec l'accélération de la vitesse (TGV), entraîneront une mutation du type : une nouvelle typologie de gare va voir le jour, associant fonctions de connexion et fonctions de service adaptées aux transformations métropolitaines en cours. De simple seuil d'échange, porte de ville, la gare monumentale du XIXe se transforme en complexe d'échange multimodal articulant plusieurs modes de transport, de simple lieu-mouvement (avec sa salle des pas perdus) qu'elle était, la gare devient aussi lieu-séjour, c'est-à-dire espace public (avec ses galeries couvertes et souterraines) intégrant de multiples activités (commerces, cafés, restaurants, services, hôtels, bureaux, logements,…) : elle devient un pôle important du nouveau territoire métropolitain dans le contexte général de l'hypermobilité qui caractérise la nouvelle condition métropolitaine. Sa localisation également change : située principalement en centre-ville (gare terminus) dans la métropole industrielle, elle est à présent distribuée dans le territoire métropolitain, en première et seconde couronnes (gare de Massy, gare de Chessy

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

Val d'Europe en région parisienne). Pôle de connexions intra-urbaines et interurbaines, en relation avec le développement de centralités périphériques secondaires, la gare est devenue un élément inducteur important du développement urbain ; elle est mobilisée, de ce fait, comme levier stratégique dans les grandes opérations de renouvellement urbain autour des gares, partout en Europe : à Paris, de grandes opérations urbaines ont été induites par les transformations des gares, avec l'arrivée de la grande vitesse, bouleversant la forme des quartiers environnants (voir par exemple, les cas de la gare Montparnasse, gare de Lyon,… et leurs nouveaux quartiers de gare).

Conclusions

La commutation, qui est l'explicitation d'une corrélation étroite entre expression et contenu, ici entre forme urbaine et signification, montre qu'à tout changement de forme urbaine correspond un changement de sens et inversement. La discontinuité urbaine, qui produit une rupture dans l'évolution, est une opération de commutation où, avec une nouvelle signification historique émergeante, apparaît une nouvelle forme urbaine correspondante, et réciproquement. De même, la relation entre croissance et forme, loi selon laquelle un changement d'échelle et un seuil de croissance franchi engendrent un changement de forme, et de sens, est aussi un cas de commutation : ces changements d'échelle réclament alors une adaptation morphologique et une reformulation de la grammaire urbaine (par une réponse de l'urbanisme). Les discontinuités urbaines signifient que les éléments d'une forme urbaine (les types bâtis dans un tissu urbain par exemple) ne trouvent leur sens qu'à l'intérieur d'une période morphologique donnée (mais une certaine évolution peut s'y produire sans bouleverser la forme), au-delà de cette période, avec la forme qui mute, ces éléments, soit perdent leur sens pour en adopter d'autres, soit disparaissent en se transformant totalement. Se pose le problème patrimonial de leur conservation-conversion, traduisant le rapport qu'entretient une société à son histoire.

Deux méthodes ont été proposées pour étudier ces discontinuités urbaines, ou périodes morphologiques, et saisir le rapport des formes urbaines à leurs significations, en contribuant à la définition d'une morphosémiotique : l'idéal-type urbain pour chaque période morphologique, à construire sur chaque registre de forme (tissu, tracé, paysage, forme sociale, forme bioclimatique), pour être confronté ensuite avec des cas concrets et particuliers de ville ; le système de règles sous-jacent qui ordonne le savoir urbanistique et la forme urbaine produite à une période donnée [14], à explici-

14. J'ai essayé de dégager dans l'histoire de l'urbanisme, des doctrines d'urbanisme exactement, trois âges qui correspondent à trois modalités historiques de fabrication de la forme urbaine : l'âge pré-moderne ou pré-urbanisme, l'âge moderne qui voit naître l'urbanisme avec

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

ter également en regard avec les registres de forme, et à mettre en relation avec la production générale des connaissances. On le voit, les concepts et les méthodes esquissés ici sont destinés à revisiter l'analyse de la forme urbaine et sa complexité polysémique et polymorphique, l'étude de sa dynamique d'évolution et de transformation qui rend compte du rapport de la forme au sens, en dépassant le stade morphographique et physique.

Références bibliographiques

Agulhon, M. 1984. « Paris », dans P. Nora, *Les lieux de mémoire, III. Les France, 3. De l'archive à l'emblème,* Paris, Gallimard.

Allain, R. 2004. *Morphologie urbaine*, Paris, Armand Collin.

Aymonino, C. 1977. *Lo studio dei fenomeni urbani*, Roma, Officina Edizioni.

Bacon, E. 1965, *Design of cities,* Princeton, Princeton university Press.

Bergeron, L. 1989. (sous la dir. de) *Paris, Genèse d'un paysage*, Paris, Picard.

Braudel, F. 1969. *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion.

Boudon, F. ; Chastel, A. ; Couzy, H. 1977. *Système de l'architecture urbaine : le quartier des Halles à Paris,* Paris, cnrs.

Caniggia, G. ; Maffei, G.L. 1979. *Composizione architettonica e typologia aedilizia, 1. Lettura dell'edilizia di base*, Venezia, Marsilio Editore.

Castex, J. ; Celeste, P ; Panerai, P. 1980. *Lecture d'une ville : Versailles*, Paris, Le Moniteur.

Chevalier, B.1982. *Les bonnes villes de France du xiv au xvie siècle*, Paris, Aubier.

Choay, F. 1983. « Pensées sur la ville, arts de la ville », dans G. Duby, *Histoire de la France urbaine, 4. La ville de l'âge industriel,* Paris, Le Seuil.

Conzen, M.R.G. 1960. *Alnwick, Northumberland : a Study in Townplan Analysis*, ibg Publication 27, London, George Philip.

Conzen, M.P. 2004. (Edited by), *Thinking about Urban Form*, New York, Peter Lang.

Cullen, G. 1961. *Townscape*, Architectural press, Londres.

Darin, M. 1998. « The study of urban form in France », *Urban Morphology* 2.

Des Cars, J. Pinon, P. 1991, *Paris-Haussmann*, Paris, Pavillon de l'Arsenal-Picard.

Durand, D. 1979. *La systémique*, Paris, puf.

Durkheim, E. 1960. *De la division du travail social*, Paris, puf.

Escourrou, G.1980. *Climat et environnement*, Paris, Masson

Escourrou, G. 1991. *Le climat et la ville*, Paris, Nathan.

Foucault, M. 1966. *Les mots et les choses,* Paris, Gallimard.

Foucault, M. 1969. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.

Gauthiez, B. 2004. « The history of urban morphology », *Urban Morphology* 2.

Grafmeyer, Y. Joseph, I. 1984. (sous la dir. de), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine,* Paris, Aubier.

ses deux moments (fondation 1860-1945, et application 1945-1975), l'âge post-moderne de remise en question de cet urbanisme, ère actuelle de confusion qui soulève des problèmes et exige… un quatrième âge, « Les trois âges de l'urbanisme », *Esprit*, 1, janvier 1999.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

GREIMAS, A.J. ; COURTES, J, 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, vol. I, Paris, Hachette.

GREIMAS, A.J. ; COURTES, J, 1986. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, vol. II, Paris, Hachette.

HALBWACHS, M. 1928. *La population et les tracés de voirie à Paris,* Paris, Alcan.

HALL, E.T. 1971. *La dimension cachée*, Paris, Le Seuil.

HILLIER, B. 1984. *The social logic of space*, Cambridge, Cambridge University Press.

HILLIER, B. 1996. *Space is the Machine*, Cambridge, Cambridge University Press.

JOSEPH, I. 1999. *Villes en gares*, Paris, Éditions de l'Aube.

LAVEDAN, P. 1926. *Histoire de l'urbanisme,* Tome I « Antiquité, Moyen Âge », Paris, Henri Laurens.

LAVEDAN, P. 1941. *Histoire de l'urbanisme,* Tome II « Renaissance et Temps modernes » Paris, Henri Laurens.

LAVEDAN, P. 1952. *Histoire de l'urbanisme,* Tome III « Époque contemporaine » Paris, Henri Laurens.

LAVEDAN, P. 1936. *Géographie des villes*, Paris Gallimard.

LEDRUT, R. 1968. *L'espace social de la ville*, Paris, Anthropos.

LEDRUT, R., 1983. *Les images de la ville*, Paris, Anthropos.

LEDRUT, R. 1984. *La forme et le sens dans la société*, Paris, Librairie des Méridiens.

LEDRUT, R. 1985. « Des types aux formes », dans A. Bourdin et M. Hirschhorn (sous la dir. de), *Figures de la ville : autour de Max Weber*, Paris, Aubier.

LE GOFF, J.1980. *Histoire de la France urbaine. La ville médiévale*, Paris, Le Seuil.

LEVI-STRAUSS. C. 1958, *Anthropologie structurale,* Paris, Plon.

LÉVY, A.1993. « Le système résidentiel urbain et son fonctionnement socio-sémiotique : connotations sociales de l'espace et styles de vie », *Espaces et Sociétés*, 73.

LÉVY, A. 1996a. « Crise et dysfonctionnements de la ville de l'âge démocratique : l'urbanisme en question », dans J.P. Charrié (sous la dir. de), *Villes en projets*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.

LÉVY, A. 1996b. « La composition urbaine : un savoir-faire urbanistique en crise », dans P. Genestier (sous la dir. de), *Vers un nouvel urbanisme. Faire la ville, comment, pour qui ?* Paris, La Documentation Française.

LÉVY, A. 1999. « Les trois âges de l'urbanisme », *Esprit,*1, janvier, 249.

LÉVY, A. 2003. « La démocratie locale en France : obstacles et enjeux », *Espaces et Sociétés*, 112.

LOYER, F. 1987. *Paris XIXe siècle, l'immeuble et la rue*, Paris, Hazan.

LYNCH, K. 1960. *The image of the city*, Cambridge Mass, MIT Press.

MANGIN, D. 2004. *La ville franchisée. Formes et structures de la ville contemporaine*, Paris, Éditions de la Villette.

MAZZONI, C. 2001. *Gares. Architectures, 1990-2010,* Arles et Milan, Actes Sud/Motta.

MERLIN, P. 1988. (sous la dir. de), *Morphologie urbaine et parcellaire*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.

PANERAI, P. ; LANGÉ, J. 2001. *Formes urbaines, tissus urbains. Essai de bibliographie raisonnée*, MELT-DGUHC, Centre de Documentation de l'Urbanisme.

érès | Téléchargé le 24/03/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 188.119.23.47)

PELLEGRINO, P. 2000. *Le sens de l'espace. La dynamique urbaine*, II, Paris, Anthropos/Économica.

PINON, P. 1994. *Composition urbaine I, II,* Paris, DAU-STU.

REMY, J. 1985. « Max Weber, Georg Simmel et la ville », dans A. Bourdin et M. Hirschhorn (sous la dir. de), *Figures de la ville : autour de Max Weber,* Paris, Aubier.

RONCAYOLO, M. 1996. *Les grammaires d'une ville : essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille,* Paris, EHESS.

RONCAYOLO, M. 2002. *Lectures de ville, Formes et temps*, Paris, Parenthèses.

ROSSI, A. 1981. *L'architecture de la ville*, Paris, L'Équerre, [1966].

ROULEAU, B.1965. *Le tracé des rues de Paris. Formation, typologies, fonctions,* Paris, CNRS.

SASSEN, S. 1996. *La ville globale. New York, Londres, Tokyo*, Paris, Descartes et Cie.

SITTE, C. 1979. *L'urbanisme et ses fondements artistiques*, Paris, Vincent, [1889].

THOMSON, D. 1994. *Forme et croissance*, Paris, Le Seuil.

UNWIN, R. 1981. *L'étude pratique des plans de ville : introduction à l'art de dessiner les plans d'aménagement et d'extension,* Paris, L'Équerre, [1909].

WEIL, M. 1999. *La transition urbaine ou le passage de la ville pédestre à la ville motorisée*, Liège, Mardaga.

WEIL, M. 2004. *Ville et mobilité*, Paris, Aube.

WEBER, M. 1965. *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon.

WEBER, M. 1982. *La ville,* Paris, Aubier.

WHITEHAND, J. 2001. « British urban morphology : the conzenian tradition », *Urban Morphology 2*.